



AMÉRIQUES	ASIE	PROCHE - ORIENT
FIN DE PARTIE ? Amérique latine : les expériences progressistes dans l’impasse. – Franck Gaudichaud, Massimo Modonesi et Jeffery R. Webber <i>Syllepse, Paris, 2020, 190 pages, 17 euros.</i> L’analyse des expériences progressistes récentes en Amérique latine continue à diviser. Trois intellectuels apportent ici leur pierre à l’édifice, prenant le parti de s’intéresser aux spécificités et aux contradictions internes des divers processus. Soulignant la variété de positionnement des acteurs de la gauche latino-américaine vis-à-vis des dominants – « <i>affrontements réguliers</i> » chez le Vénézuélien Hugo Chávez (1999-2013), « <i>accommodements permanents</i> » du côté de la Chilienne Michelle Bachelet (2006-2010) –, les auteurs structurent leur ouvrage en trois chapitres : périodisation des deux dernières décennies sur fond d’évolution de l’interaction entre mouvements sociaux et partis politiques arrivés au pouvoir ; intégration économique de la région dans le capitalisme mondialisé et rapport aux puissances hégémoniques (États-Unis et Chine) ; débats intellectuels entre les soutiens (plus ou moins vocaux) des gouvernements et l’« <i>arc-en-ciel des critiques de gauche</i> ». SÉBASTIEN GILLARD	SOUVENIRS DE HULAN HE. – Xiao Hong et Hou Guoliang <i>Éditions de la Cerise, Bordeaux, 2019, 104 pages, 21 euros.</i> La vie de la poétesse Xiao Hong (1911-1942), mariée avec un romancier violent, méprisée par son nouveau compagnon, exilée à Hongkong après l’occupation japonaise, fut particulièrement agitée. Il faut dire que, au début du XX^e siècle, il était plutôt rare que le statut d’écrivain s’accorde au féminin. Si la nostalgie effleure parfois, son récit reflète surtout la dureté de son parcours et des rencontres avec des personnages égoïstes, ignorants ou superstitieux. Comme l’écrit dans la préface Shao Baoqing, maître de conférences en littérature chinoise à l’université de Bordeaux-Montaigne, « <i>son amertume est sensible dans la critique de la docilité qu’on tente d’inculquer aux femmes comme une vertu</i> ». Il cite Xiao Hong : « <i>Les sculpteurs des statues d’argile sont des hommes. (...) Si l’on sculpte des femmes gentilles, c’est pour qu’elles [soient] plus faciles à humilier.</i> » Ce récit, adaptation graphique des <i>Contes de la rivière Hulan</i> (1940), dans une version courte, permet de comprendre la Chine de l’époque. Les peintures de Hou Guoliang, somptueuses, qui accompagnent chaque page, rendent cet ouvrage facile à lire et agréable à regarder. MARTINE BULARD LE JAPON. Un modèle en déclin ? – Valérie Niquet <i>Tallandier, Paris, 2020, 327 pages, 16,90 euros.</i> Depuis la fin des années 1980 et l’éclatement de la bulle spéculative, on a beaucoup glosé sur le déclin du Japon. Qu’en est-il vraiment ? À travers sept chapitres et cent questions-clés sur les divers aspects de la société, de l’économie, de la politique et de la culture nippones, Valérie Niquet fait le point sur les atouts et les faiblesses de l’archipel. Ainsi, à la question « Le Japon est-il toujours une grande puissance industrielle ? » l’auteure répond par l’affirmative, en précisant qu’il se situe à la quatrième place mondiale. De plus, son industrie représente encore 30 % de son produit intérieur brut (PIB), contre seulement 20 % en France. Et, si le taux de croissance n’est que de 1 à 2 % par an, il en est de même pour la majorité des pays développés. Le Japon se classait aussi au cinquième rang mondial en termes de <i>soft power</i> en 2018. Au terme de son enquête, Valérie Niquet dresse le portrait d’un pays qui continue à compter. On regrettera que l’ouvrage ne comporte aucun article sur la pauvreté et la précarité de l’emploi, qui font partie de la face cachée du « modèle » japonais. ÉMILIE GUYONNET LE SIKHISME. Le sabre à double tranchant et l’unicité de Dieu. – Sewa Singh Kalsi <i>Actes Sud, Arles, 2019, 180 pages, 15 euros.</i> Ce petit ouvrage doctrinal sur le sikhisme nous livre avec clarté les bases d’une religion méconnue, bien que pratiquée en France par huit mille à trente mille fidèles, selon les estimations. Au cœur du Pendjab, une région de l’Inde traversée par les grandes invasions mongoles, son premier gourou, Nanak, développa au XVI^e siècle un monothéisme syncrétique qui emprunte ses poèmes à l’islam soufi et plusieurs de ses fêtes à l’hindouisme. Ce n’est qu’au XVIII^e siècle que sera fixé le code de la communauté, dont les cheveux non coupés, retenus par un peigne (souvent entourés d’un turban pour les hommes), et la barbe sont les symboles les plus connus. Répétant les implications des « <i>idées révolutionnaires</i> » d’égalité chez le premier gourou, parmi lesquelles l’institution de repas communautaires « <i>assis en rangs, sans distinction de sexe, de caste ou de statut social</i> », Sewa Singh Kalsi doit admettre à la fin de son ouvrage que la société pendjabie (où les sikhs représentent 58 % de la population) reste aujourd’hui patriarcale et régie par des mariages arrangés où l’« <i>endogamie de caste</i> » prime. NAÏKÉ DESQUESNES	ISRAËL IN AFRICA. Security, Migration, Interstate Politics. – Yotam Gidron <i>Zed Books, Londres, 2020, 192 pages, 14,99 livres.</i> La politique africaine d’Israël n’avait pas fait l’objet d’un livre depuis les années 1990. L’africaniste israélien Yotam Gidron livre un passionnant travail de synthèse associant histoire et choix politiques récents. Tel-Aviv est à la « <i>recherche d’alliances ou d’une influence politique et militaire (...) pour affaiblir, miner et dissuader ses rivaux au Proche-Orient</i> ». Les liens économiques et diplomatiques avec les pays africains participent de cette campagne d’influence. Cette realpolitik a été l’objet d’« <i>une lutte ouverte entre les diplomates et les aficionados du continent, d’une part, et l’establishment de la défense et les intérêts privés de l’autre</i> ». La bataille a été remportée par ces derniers sans que soient rompus des « <i>liens étroits avec l’État</i> ». Sur le continent, les sociétés israéliennes (sécurité, extraction minière, cybersurveillance) emploient souvent d’anciens officiers des services de renseignement militaire. Mais une question reste évidemment en suspens : « <i>Jusqu’où Tel-Aviv peut-il aller avec les pays africains sans une paix juste en Palestine ?</i> » JEAN-CHRISTOPHE SERVANT 31° NORD, 35° EST. Chroniques géographiques de la colonisation israélienne. – Khalil Tafakji <i>La Découverte, Paris, 2020, 254 pages, 19 euros.</i> En retraçant son implication au sein du département de cartographie de la Société d’études arabes, dont il est devenu le directeur, le géographe palestinien Khalil Tafakji décrit le rôle politique de sa fonction, à la fois dans les négociations avec Israël et dans la lutte contre la colonisation. Il relate avec minutie les efforts pour dresser la première carte de la Palestine éditée en 1989 (entretiens sur le terrain avec les habitants, y compris ceux des colonies, recherches dans les archives datant du mandat britannique, voire de la période ottomane), en répertoriant les lieux disparus lors des guerres (1948, 1967). Outre les luttes topographiques lors des pourparlers de paix auxquels il a participé, l’auteur détaille l’objectif visant « <i>à annexer le plus possible de territoire et le moins possible de Palestiniens</i> » en s’appuyant sur l’étude du réseau routier, des implantations d’avant-postes, du tracé du mur mais également du développement d’un « <i>arsenal juridique</i> » pour légaliser l’expropriation et la construction des colonies. NICOLAS APPELT ATLAS DU MOYEN-ORIENT. Aux racines de la violence. – Pierre Blanc et Jean-Paul Chagnollaud <i>Autrement, Paris, 2019, 96 pages, 24 euros.</i> « <i>La géographie, ça sert d’abord à faire la guerre</i> », disait le géographe Yves Lacoste. La guerre est ici multiple, depuis des lustres. L’ouvrage en couvre tous les tenants et aboutissants : historiques, politiques, religieux, économiques et même patrimoniaux. Comment l’abondance (en hydrocarbures) côtoie-t-elle la pénurie (en eau) ? Dictatures, théocraties, pétrole et impérialismes s’entrechoquent pour le pire. Cette première mise à jour de l’atlas s’imposait, tant évolue vite la tectonique des conflits. Un exceptionnel bouquet de cartes et de schémas nous mène de la première guerre mondiale, et de l’effondrement de l’Empire ottoman, aux toutes récentes exactions de M. Recep Tayyip Erdoğan, à l’expansionnisme israélien en Cisjordanie ou à la guerre silencieuse du Yémen. Les modes d’action des premiers rôles, locaux (Arabie saoudite, Iran, Israël...) ou extérieurs (Russie, États-Unis), garantissent à ces racines de la violence une abondante floraison. L’illustration met en évidence la concentration hautement inflammable du mélange du sacré, des matières premières, de l’arbitraire et des impérialismes. CHRISTOPHE WARGNY
AFRIQUE		
LES RÉSISTANCES AFRICAINES À LA CONQUÊTE ET À L’OCCUPATION COLONIALES DE LEUR CONTINENT (XIX^e-XX^e SIÈCLES). – Honoré Kabongo Mbiye <i>L’Harmattan, Paris, 2020, 120 pages, 13,50 euros.</i> Après trois siècles d’esclavagisme et de traite transatlantique, les puissances européennes, alors en pleine industrialisation, entreprennent, au XIX^e siècle, la conquête du continent africain. Les sociétés locales sont alors organisées suivant des modèles plus ou moins centralisés. Selon Honoré Kabongo Mbiye, docteur en histoire de l’université de Lubumbashi, leur résistance à la colonisation fut notamment entravée par leur incapacité à coordonner une riposte. Toutefois, quelques grands chefs africains s’efforcèrent de regrouper des forces et parvinrent à contrarier et à ralentir l’avancée européenne. Ce fut le cas du Soudan à la Somalie, en passant par l’Éthiopie, l’Afrique du Nord ou encore le Sénégal, le Dahomey et le Ghana, marqué par des heurts violents entre Britanniques et Ashantis pendant des décennies. Avec force détails, l’auteur revient, dans ce court traité documenté, sur les grands moments de ces résistances entre 1850 et 1935, et pendant les indépendances (1950-1960), qui, pour la plupart, restent méconnues des jeunes générations. OLIVIER PIOT		
POLITIQUE		
À LA PROCHAINE... De Mai 68 aux gilets jaunes. – Pierre Cours-Salies <i>Syllepse, Paris, 2019, 438 pages, 25 euros.</i> Dans le flot d’ouvrages qui ont accompagné le mouvement des « gilets jaunes », celui de Pierre Cours-Salies se distingue par la comparaison qu’il établit avec le mouvement de mai-juin 1968 et ses suites immédiates. Il en inventorie l’héritage et revient sur certains de ses aspects, trop souvent méconnus ou négligés (les enjeux de Grenelle, le jeu des appareils politiques, le caractère révolutionnaire de la situation, les liens avec le « printemps de Prague », etc.). Quand il en vient à l’analyse des « gilets jaunes », c’est cependant moins pour en dégager les ressemblances et dissemblances avec mai-juin 1968 que pour scruter ce que le premier reprend du second, afin de faire émerger les linéaments d’un nouveau « <i>bloc historique</i> » capable de renverser l’« <i>hégémonie bourgeoise</i> ». D’une part, la proclamation du droit au travail, au salaire à vie et à la formation continue, impliquant une réduction massive du temps de travail de manière à fournir un emploi à tous et à « <i>libérer le plus possible le non-travail</i> ». D’autre part, l’exigence de formes de démocratie directe et continue (démocratie d’assemblée), le référendum d’initiative citoyenne (RIC) n’étant que l’une d’elles. ALAIN BIHR		
SOCIÉTÉ		
LA RÉVOLTE DE LA PSYCHIATRIE. – Mathieu Bellahsen et Rachel Knaebel <i>La Découverte, Paris, 2020, 240 pages, 19 euros.</i> Ce livre dresse avant tout un état des lieux de la psychiatrie française. Les deux auteurs la connaissent bien : l’un, Mathieu Bellahsen, est psychiatre de secteur et engagé depuis longtemps dans la défense d’une psychiatrie humaniste ; l’autre, Rachel Knaebel, journaliste à <i>Basta !</i>, enquête sur le terrain. Cela donne un ouvrage très précis – nombre de chiffres à l’appui – qui replace la situation actuelle dans un contexte historique. Celui du secteur et de la psychothérapie institutionnelle, inventés dans la résistance à l’occupant nazi. Celui du néolibéralisme, qui a plongé la psychiatrie dans la « <i>catastrophe gestionnaire</i> » actuelle. Celui de la domination sans partage de la neuropsychiatrie, la « <i>nouvelle antipsychiatrie cérébrale</i> ». Celui de la destruction du secteur et de la privatisation – et donc du tri, de fait, entre les patients qui sont rentables et ceux qui ne le sont pas. Le livre dessine aussi un riche tableau des luttes dans ce domaine, de plus en plus nombreuses, de plus en plus intenses, de plus en plus créatives. PATRICK COUPECHOUX		

LITTÉRATURES

Guide du conteur galactique

Trafalgar d’Angélica Gorodischer

Traduit de l’espagnol (Argentine) par Guillaume Contré, La Volte, Clamart, 2019, 215 pages, 20 euros.

DONTEĂ-DOREĂ, Karpep, Uunu... Bien qu’il se rappelle leurs noms, Trafalgar Medrano a sûrement perdu le compte des planètes qu’il a visitées. Car cela fait un bout de temps que cet expert argentin de l’import-export, né en 1936, sillonne la galaxie avec son vaisseau spatial – sa « *guimbarde* » – pour écouler sa marchandise. Et, lorsqu’il rentre chez lui à Rosario, il a toujours un paquet d’histoires à partager. Parce que Trafalgar aime parler. Que ce soit quand il s’invite chez ses amis ou quand il retrouve des connaissances dans son bar préféré, le Burgundy. En engluotissant des litres de café au milieu d’un nuage de tabac brun. Que l’on croie ou non ses récits, ce coureur de jupons et amateur de littérature apte à conjuguer Sophocle et Raymond Chandler n’en demeure pas moins un conteur exceptionnel. Il suffit d’écouter, car « *quand Trafalgar commence une histoire, rien ne l’arrête* ».

Ses aventures le conduisent sur des mondes étranges : « *Quand tu vas dans un endroit dont tu ne sais rien et où tu ne connais personne, tu dois t’intéresser à trois choses : les librairies, les temples et les bordels.* » Il a fréquenté une planète dont la ligne temporelle est tout emmêlée, et qui, du jour au lendemain, vous projette, au hasard, à l’âge de pierre ou cent ans dans le futur. Dans un autre système, c’est une société un peu trop ordonnée et sous le signe de l’ennui total qu’il dépeint, où aucun événement marquant n’a jamais eu lieu, pas même une petite guerre... Il y a aussi cet endroit où les morts ne veulent pas mourir et restent parmi les vivants comme des grands-parents autoritaires qui refusent l’idée de tout progrès.

Ces péripéties s’organisent en onze nouvelles. À lire « *dans l’ordre* », à la demande de l’auteure en préambule. Angélica Gorodischer est, elle aussi, mais en 1928, née à Rosario, où elle a passé presque toute sa vie. Et bien que dans le texte l’écrivaine se présente comme une proche de Trafalgar Medrano, le personnage est bien fictif. La preuve : « *Il vient de nulle part. Un jour il est apparu, il a traversé cette porte et m’a parlé* », confiait-elle dans un entretien.

Sur la dizaine de romans qu’elle a écrits, *Trafalgar* (originairement paru en 1979) est le deuxième traduit en France, après *Kalpa Impérial*, rédigé lui aussi durant la dictature argentine et publié à l’approche du retour à la démocratie, en 1983 – un roman-recueil devenu un classique, chroniques épiques d’un empire infini qui, apparu d’abord dans le monde anglophone grâce à la traduction d’Ursula Le Guin, est publié en français en 2017, également par La Volte. Avec *Trafalgar*, elle donne la parole à un personnage paradoxal, à la fois quidam ancré dans le quotidien de Rosario et aventurier intrépide qui, sans effort, explore de lointains horizons surprenants. Rappelant Jorge Luis Borges ou Italo Calvino, Gorodischer construit autour du commerçant « *caféinomane* », plein de « *sympathie pour les causes perdues* », un univers fabuleux, empreint d’humour, de satire sociale et de surréalisme.

Celle qui nous aura fait croiser « *Le Plus Robuste Dompteur de la Pâle Étoile Pâle* » a été saluée par de nombreuses récompenses : le prix Gilgamesh de fantasy, le World Fantasy Award pour l’ensemble de son œuvre, en 2011. Et c’est la féministe qui, en 1996, reçoit le prix Dignité de l’Assemblée permanente pour les droits de l’homme.

NICOLAS MELAN.

AFRIQUE

Le paradoxe Djibouti

l’autonomie étatique djiboutienne. Car, pendant la guerre froide, Djibouti s’était placé directement sous la protection française (et indirectement celle de l’Alliance atlantique) ; puis, dans la mondialisation qui lui succéda, l’État négocia un positionnement poststratégique multipolaire.

Les autorités locales ont compris que la stratégie « du faible au fort » était périmée, dans la mesure où les forts sont eux-mêmes entrés en compétition, nouant et dénouant des liens contradictoires dont la régulation dépasse les faibles. Sept puissances militaires disposent d’installations à Djibouti : France, États-Unis, Chine, Japon, Italie, Allemagne, Espagne. D’autres attendent de pouvoir s’implanter (Russie et Arabie saoudite). D’où un équilibre complexe, qualifié de « *paisible* » par le régime et de « *fragile* » par l’opposition.

Si Sonia Le Gouriellec offre une lecture « de l’intérieur », David Styan s’attache davantage à la complexité des échanges commerciaux, d’où la prolifération des sigles internationaux... Il replace notamment le port de Doraleh tant dans le contexte des initiatives chinoises sur le continent (proportionnellement à sa population, Djibouti est dans le peloton de tête des investissements

de Pékin en Afrique) que dans l’ambition mondiale des nouvelles routes de la soie. Les deux auteurs ne traitent que peu (ou pas) du pouvoir népotique qui est le fonds de commerce de Djibouti, ce que résume bien une citation de WikiLeaks : « *Djibouti est moins un pays qu’une cité-État commerciale contrôlée par un homme.* » Ainsi, quand M. Abdourahman Boreh, partenaire commercial et associé politique du président Ismaïl Omar Guelleh, en poste depuis 1999, afficha des ambitions présidentielles, il devint son ennemi politique n° 1. Sa fuite aux Émirats arabes unis, dont il possède la citoyenneté, conduisit à une crise politico-juridique majeure entre les deux pays et à une brutale rupture contractuelle qui profita aux Américains et aux Chinois. On aimerait avoir l’opinion chinoise sur ce que représente M. Boreh dans l’équation...

GÉRARD PRUNIER.

(1) Sonia Le Gouriellec, *Djibouti. La diplomatie de géant d’un petit État*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d’Ascq, 2020, 222 pages, 20 euros.
(2) David Styan, « China’s maritime silk road and small states : Lessons from the case of Djibouti », *Journal of Contemporary China*, vol. 29, n° 122, Routledge, Abingdon (Royaume-Uni), 2020.